

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

XIV
DIVERTISSEMENTS, FETES ET MERVEILLES

Solís débarqua du canot, accompagné par le chapelain et les officiers royaux, se sentant mieux comme par enchantement depuis que l'on avait jeté l'ancre. Au débarcadère l'attendaient : le gouverneur de l'île, don Fernando de Trujillo, lieutenant de l'*Adelantado* don Alfonso (Fernández) de Lugo ; le maire principal, les six conseillers et deux employés de la mairie ; le prêtre titulaire de l'église de la Concepción ; les autres autorités et toute la population de la ville, débordant de joie, car l'arrivée de bateaux était, là, l'occasion d'une fête plus grande que dans les ports d'Espagne.

Rodrigo Rodríguez avait, comme toujours, suivi son maître et Paquillo avait trouvé moyen d'être de la partie. A peine à terre, se déclencha le *moulin à questions* du mousse, qui avait l'habitude de mettre dans l'embarras son parrain ; sa première question fut :

- *Pourquoi ces îles s'appellent-elles Canaries?*
- *Comment cela ? Ne le sais-tu pas ? Mais où as-tu donc étudié, amiral ?* – s'exclama Rodrigo, se donnant du temps pour chercher la réponse.

- *Je te l'ai déjà dit : c'est à la almadraba de Cadix, où on apprend beaucoup de choses, mais pas celle que je te demande ...*
- *Tu dois alors savoir – dit l'écuyer –, que si ces îles s'appellent Canaries, c'est parce que, à une époque, il s'y trouvait tant de chiens (N.d.T. : « canis » en latin), qu'ils ont failli en devenir les uniques habitants ... A première vue, c'est de là que viendrait leur nom ... Et elles auraient été le royaume des chiens, s'il n'y avait eu les ânes ...*
- *Et, que diable, viennent faire les ânes là-dedans ?*
- *Tu vas voir. A cette époque, ont également commencé à proliférer les ânes sauvages, qui erraient dans ces collines ; et ils devinrent si nombreux qu'ils dérangeraient les chiens. Ces derniers devinrent, naturellement, leurs ennemis ; les bourriquets leur rendirent la monnaie de leur pièce. Les chiens attaquaient en mordant, les ânes se défendaient en ruant, et ce fut une guerre mémorable comme les exploits du Cid, par sa démesure, car chiens et bourriquets ont fini par s'exterminer, au point qu'il n'en est resté aucun pour raconter l'histoire. Ceux que l'on voit à présent, ânon ou roquets, ont été amenés plus tard, afin de compenser la disparition des précédents ...*
- *Cette histoire de guerre ne colle pas – grommela Paquillo, haussant les épaules.*

Les conseils de son protecteur commençaient à lui sembler indignes d'un navigateur comme lui et juste bons à embobiner des mouflets.

- *Ne le crois pas, si tu ne veux pas* – répondit gravement Rodrigo –, *mais s'il n'y avait pas eu cette guerre entre chiens et ânes, il n'y aurait pas eu ici un chrétien venu d'Espagne et nous n'irions de ce pas caresser une jarre de vieux vin dans une auberge de ma connaissance, dire deux mots à de savoureuses bananes et à des fromages de chèvre qui, de loin, nous disent déjà « mange-moi ». Car tu dois savoir, Paco mon fils, que c'est à présent le tour des chèvres et que si Son Altesse, sa seigneurie l'Adelantado ou le gouverneur n'y mettent pas bon ordre, peu s'en faut pour que se répète entre les chèvres et les chrétiens ce qui s'est produit entre les ânes et les chiens.*

Ils s'étaient installés à l'auberge la plus proche du port et, à l'ombre d'une treille, mangeaient et buvaient avec autant de soif que d'appétit.

- *Ainsi votre seigneurie se moque également des chèvres* – dit le mousse, s'étranglant avec un gros morceau de fromage récalcitrant.
- *Arrose-le de vin, fiston, arrose-le de vin et cela passera ...*
- *Le coup des chèvres ou le fromage ?*
- *Les deux à la fois* – répliqua l'autre en riant – *Je ne me moque pas autant que tu supposes, mon garçon. Tu es ici sur une véritable terre*

promise pour tout ce qui concerne plantes et bêtes ... Si tu sèmes aujourd'hui un gland, eh bien, reviens dans un an et tu trouveras un chêne pansu, qui pourrait servir de mât principal à la caravelle portugaise. Si tu sèmes des tomates, en un clin d'œil, il en pousse, grosses comme des melons ; si tu sèmes des melons, tu en obtiendras en un éclair de la taille des potirons que, en Espagne, on donne aux porcs, et chaque haricot est comme un boulet de bombe ... Mais il te suffit de regarder les grappes de cette treille, qui pèsent une demi-arrobre (N.d.T. : quelque 6 kilos) et chaque grain de raisin est comme un oeuf ..., mais il ne s'agit là que de raisin blanc normalement à petits grains ... Donc, si tu veux devenir laboureur sans te casser le dos, saisis ta chance et reste ici.

- *Je préfère la mer ... Mais nous aurons de quoi nous régaler à bord ...*
- *Ne te fais pas d'illusions, innocent ... Le miel n'est pas destiné à la bouche de l'âne ... Et ne te fâche pas, car je suis logé à la même enseigne ... Toutes ces merveilles vont se retrouver sur la table du Roi et sur celles des seigneurs de la Cour, des évêques, des chanoines ... C'est à peine si le gouverneur de ces îles lui-même y goûte ... Mais en te faisant laboureur, comme elles t'appartiendront, tu pourras t'en empiffrer.*

- *Même si c'était le cas, ce qui ne sera pas – répliqua judicieusement Paquillo –, je ne serais pas tenté de me remplir la panse avec ces fruits géants, alors que plusieurs petites tomates équivalent à une grande, aussi grande soit-elle (je dis la même chose des haricots et du reste, qui, même petits, n'en sont pas moins savoureux) et cela après avoir sué et avoir quasi rendu l'âme, plié en deux sur la terre noire, à défricher des lopins de terre, alors que, en me fatiguant moins, je peux faire gonfler ma bourse de bons doublons et que, avec l'or, on peut tout se procurer.*
- *Tu parles comme Salomon, ayant au moins autant de sagesse ... Mais bois encore un coup de ce vin. Ici, l'eau est claire, fraîche, pure, incomparable ... mais nous aurons le temps d'en goûter à bord, car on en remplira nos citernes mais pas de ce vin ...*

Sur ce, ils remarquèrent que quelques paysans, de ceux qui avaient assisté avec un vif intérêt à leur débarquement, s'étaient approchés d'eux et les regardaient en souriant avec complaisance.

- *Ces vaillants sont, sans doute, de la caravelle qui vient d'arriver – dit celui qui semblait être le plus respectable.*
- *Comme le dit votre grâce et pour vous servir – répondit poliment le marin.*
- *Faites-moi l'honneur de venir avec moi à ma*

demeure où, même si elle est pauvre, vous trouverez bon accueil. Je ne veux pas être le seul membre de la population à ne pas accueillir des hôtes de votre classe.

D'autres membres d'équipage avaient également rejoint l'auberge et d'autres habitants des Canaries les entouraient et s'empressaient auprès d'eux, sans doute avec les mêmes intentions que celui qui parlait avec Rodrigo et le mousse.

- *Pardieu, bien sûr que cela nous fait plaisir ! – s'exclama le marin – Je savais bien, moi, qu'il n'y avait pas de gens au monde plus hospitaliers et généreux que ceux de ce port bénit. Et nous ne devons pas dédaigner qui nous reçoit avec un tel empressement et veut nous faire l'honneur de sa propre maison ... Mais, pour ma part, je n'accepterai pas votre invitation avant que votre grâce ait bu avec nous une coupe de ce petit vin qui a un goût exquis.*
- *Vous en boirez un meilleur chez moi, où j'en ai un qui bonifie depuis des années dans la cave pour une telle occasion – dit l'habitant –. Accompagnez-moi car, si la bonne volonté peut être une compensation, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.*

Tout l'équipage bénéficia ainsi de l'hospitalité généreuse des habitants de Las Palmas, qui leur firent une fête continuelle durant le séjour des

caravelles. Personne ne fut exclu de ce bon accueil, car on montait la garde sur les navires à tour de rôle et ceux qui avaient passé quelques jours à bord en passaient ensuite autant à terre. C'était la coutume, non seulement là, mais également dans les autres ports des Canaries, escale obligée des navires espagnols qui se dirigeaient vers le nouveau monde, comme les îles du Cap Vert l'étaient pour les navires portugais.

Solís avait accepté, mais seulement pour quelques jours, l'hospitalité du gouverneur don Fernando de Trujillo, le priant en revanche de mettre toutes les commodités possibles à disposition des officiers Alarcón et Marquina, qui avaient tant besoin de se refaire une santé, même s'ils n'avaient navigué que quelques jours. De son côté, il préférait se sentir libre, à bord de son navire, même s'il devait se rendre fréquemment à terre afin de surveiller le bon approvisionnement de la flottille et d'un peu se distraire.

Fray Buenaventura logeait dans la maison paroissiale, sur les instances du prêtre de l'église de la Concepción, gros et nonchalant, aspirant à devenir chanoine et qui, sauf si les cloches sonnaient, passait du lit à la messe, de la messe à la table et de la table à la sieste, somnolant en raison de l'ardeur du climat. Il trouvait un imitateur en la personne du chargé de factorerie Marquina, qui, sautant la messe, passait également du lit à la table du gouverneur et, ensuite, trouvait moyen de

prolonger un passe-temps aussi réconfortant ; et ainsi, avec l'intermède d'une promenade digestive, le petit déjeuner faisait la jonction avec le déjeuner, ce dernier – suivi d'une sieste – avec le goûter, le goûter avec le dîner et le dîner avec le souper ... sans négliger quelques casse-croûte intermédiaires. Alarcón, plus fidèle à la sobriété espagnole proverbiale et d'une capacité stomacale moindre, effectuait leurs tâches à tous deux, intervenant dans les achats de vivres et autres produits, mais il jouissait autant que son compagnon du fait de sentir la terre ferme sous ses pieds, sans le roulis, le tangage, l'atmosphère dense et les mauvaises odeurs du bord. Mais celui qui contrastait encore plus que lui avec le prêtre de l'église et avec Marquina, c'était l'infatigable fray Buenaventura, qui semblait avoir du vif-argent dans les veines, qui, dès le lendemain, tôt le matin, se fit plaisir en célébrant une messe et qui, en peu de temps, connaissait non seulement tous les habitants de la ville, mais également ses alentours pittoresques et accidentés.

Aucun des marins, occupés à de fort différents loisirs, ne le suivait dans ces excursions. Tandis que les uns quittaient leurs chambre d'hôte afin de s'attabler pour toute la journée dans des auberges et tavernes, battant les cartes et empoignant des jarres sans encourir ni observations ni châtements, d'autres couraient la gueuse ; quelques-uns rendaient visite aux boutiques afin d'acheter des

fruits ; mais pas un seul ne s'arrêta pour contempler le paysage africain, s'émerveiller de la fertilité du sol, jouir, ne fût-ce qu'instinctivement, de la douceur de l'air, la limpidité du ciel, l'orgueilleuse placidité des montagnes, la verdure des arbres ... Mais tous sentaient, sans tenter de se l'expliquer, la bénéfique influence de celles que les anciens avaient appelées « îles fortunées », et dont les maîtres – avant les Français, comme Béthencourt (**N.d.T.** : Jean de ; 1402), avant Herrera (**N.d.T.** : Diego García de **Herrera** y Ayala ; 1454), ou Lugo – furent les valeureux **Guanches**, exterminés quelques années plus tôt par les conquérants espagnols selon l'habitude universelle à l'époque (et à d'autres époques si proches, comme volontairement oubliées) ...



Les indigènes, hommes bien proportionnés,

sveltes, robustes, aux traits agréables si pas beaux, furent des types superbes de la race africaine et si intelligents que, quand les Européens arrivèrent sous prétexte de conquête, ils avaient déjà laissé derrière eux la vie sauvage, même si, pour échapper aux intolérables ardeurs de l'été, ils habitaient des grottes ménagées dans la roche par d'anciennes convulsions volcaniques. Ces grottes étaient adroitement transformées en de spacieuses demeures, confortables et même décorées avec une certaine préoccupation artistique et esthétique. Et qu'ils étaient sensibles à



l'art est prouvé par leur amour pour la musique et la poésie, et par les monuments qu'ils ont érigé en souvenir de grands événements civils et non pas

de barbares exploits guerriers, parce que l'effusion de sang était pour eux le plus grand des crimes. Ils adoraient Dieu dans la Nature, les préceptes de leur religion étaient basés sur la mansuétude et la bonté, leurs prêtres des vierges Maguadas (**N.d.T.**) leur espérance supérieure la résurrection ou, pour le moins, la réincarnation qu'attendaient pieusement leurs défunts embaumés et recouverts dans des peaux de chèvre.



Leur tempérament doux ne les empêcha pas de défendre, les armes à la main, et au point d'y perdre la vie, la souveraineté de leur terre contre l'invasion des Espagnols, qui en finirent avec eux et occupèrent ces lieux depuis un quart de siècle.



Davantage que le ravitaillement en eau et en bois et renouveler les provisions de viande, de vin, de fromage, de sucre et autres, les plaisirs retinrent l'équipage des caravelles beaucoup plus longtemps que nécessaire dans ce paradis regorgeant de mets, de fruits, de vins généreux, de femmes aimables et gracieuses, pas le moins du monde bigotes, de fêtes et de jeux, de guitares et de chants Mais toutes les bonnes choses ont une fin et le capitaine général annonça le départ pour le 6 novembre (**N.d.T.** : 1515), un mois, plus ou moins, après avoir quitté Lepe.

Ils levèrent l'ancre à cette date sans nouveau retard et personne ne se réjouit d'abandonner les *îles fortunées*. Personne, sinon Solís, qui désirait rattraper le temps perdu car son but était de réaliser un voyage remarquable par sa rapidité et pour lequel tout lui souriait jusqu'alors. Personne d'autre ne se réjouit, sinon le chapelain, fray Buenaventura, aspirant à entrer en contact avec les *Indiens* de nouvelles terres et de les rallier à sa foi.

- *On parle beaucoup par ici de l'île de Saint Brendan (N.d.T.), qui ne doit pas être très loin – dit Pedro Núñez, peu après qu'ils eurent levé l'ancre – Est-ce que le capitaine général nous y mènera, au moins afin de voir si ce que l'on dit est vrai ?*
- *Et que dit-on ? – demanda Paquillo.*



- *Eh bien, on dit que l'on peut voir ses côtes depuis l'île de Gomere ainsi que de l'île de Fer, avec une telle netteté que c'est comme si on est en train de la toucher, même si on ne l'a plus aperçue depuis longtemps.*



- *Et ne crois tu pas, nigaud – répliqua Rodrigo–, que si cette île existait l'Amiral Colomb l'aurait*

découverte au cours d'un des voyages qu'il a faits ? Le capitaine général dit que c'est une fable, une fumisterie comme beaucoup d'autres que l'on invente sur ces contrées. Allons, ne t'occupe pas d'elle, Núñez, et suivons notre chemin, s'il te plaît. Et c'est ce qui se fera, et pas autre chose, même si ta seigneurie ordonne le contraire.

- On ment beaucoup, en parlant de ces mers et de ces terres – dit fray Buenaventura, qui les entendait –, même si la simple vérité suffit amplement pour s'émerveiller ; nombreux sont ceux qui ne veulent pas y croire. Ainsi moi, espagnol, je suis le conseil de Fernán Pérez de Guzmán (**N.d.T.**), qui était un homme sage et un très grand poète.
- Eh bien, quel est ce conseil, mon père ? – demanda Rodrigo Rodríguez.
- Il est repris dans des maximes (**N.d.T.** : Setecientas coplas de bien vivir), que j'ai apprises étant enfant, enseignées par mon père ; elles méritent d'être connues par coeur et celle-ci dit :

*La vérité étrange et nouvelle
tenue pour mensongère,
ne la dis jamais sans preuve,
car, sans faute, elle est honteuse.
Et si une vérité ressemble
à un mensonge, il faut la taire*

*car combien ne nuit-elle pas
et le pur mensonge ne commence-t-il pas
à se répandre !*

Les caravelles avaient pris la direction sud-ouest afin de traverser l'Atlantique pour aller du côté du Cabo de Santo Agostinho (**N.d.T.**), qui se



trouve un peu plus bas que Pernambuco et, des



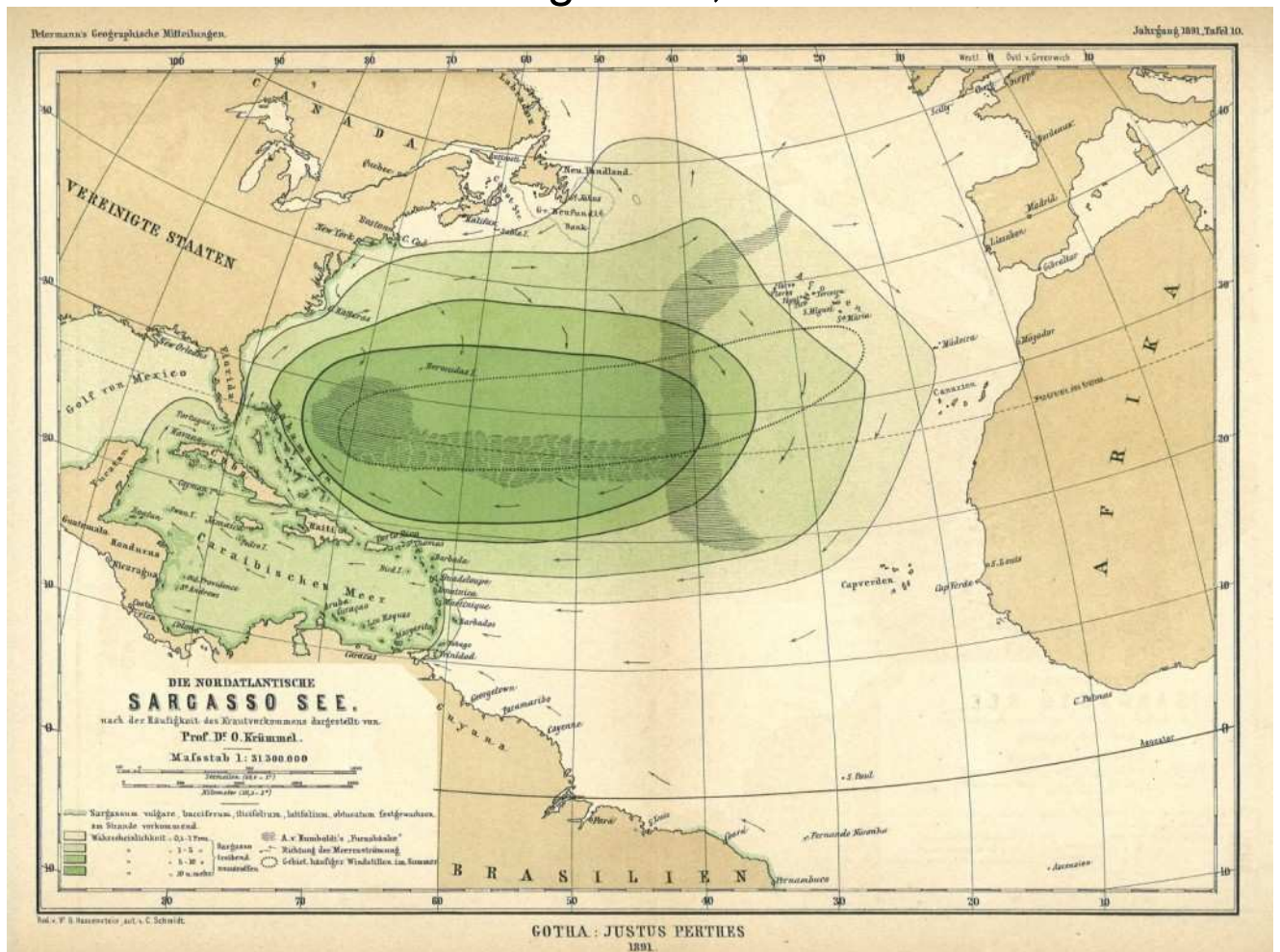
jours plus tard, ils commencèrent à voir quelques branches flottantes, qui semblaient s'être récemment détachées de quelque côte et que les gens de mer appellent "*hierba de peñas*" (N.d.T. : « *plantes de la nature de celles qui poussent dans les fentes des rochers* » in Colomb, premier voyage, 17 septembre 1492). Malgré le vent frisquet, la mer était très calme et ils ne tardèrent pas à la voir comme couverte de ces herbes, avec des espaces libres, comme des lacs dans lesquels se réverbérait le soleil. Bien que quelques-uns fussent avertis, grande fut la stupéfaction de ceux qui traversaient l'océan pour la première fois, en se trouvant confrontés en pleine mer à d'immenses solitudes couvertes de verdure,



comme un pâturage qui, de tous côtés, s'étendrait jusqu'à l'horizon. Les grandes bruyères qui, en certains points d'Europe, s'étendent à perte de vue, n'auraient pu en surface rivaliser avec ce

champ flottant peuplé de crustacés, survolé par des oiseaux marins comme des sternes, frégates ou des mouettes grises et même par de petits oiseaux chanteurs ; entre ces herbes, les dauphins se fauflaient ou sautaient comme des veaux ou des animaux de montagne. Quelques marins recommandaient déjà leur âme à Dieu, considérant comme diabolique cette chose qu'ils n'avaient jamais vue et dont ils n'avaient jamais entendu parler, très funeste présage, et leur terreur croissait en voyant la difficulté avec laquelle on naviguait dans ces prairies trompeuses.

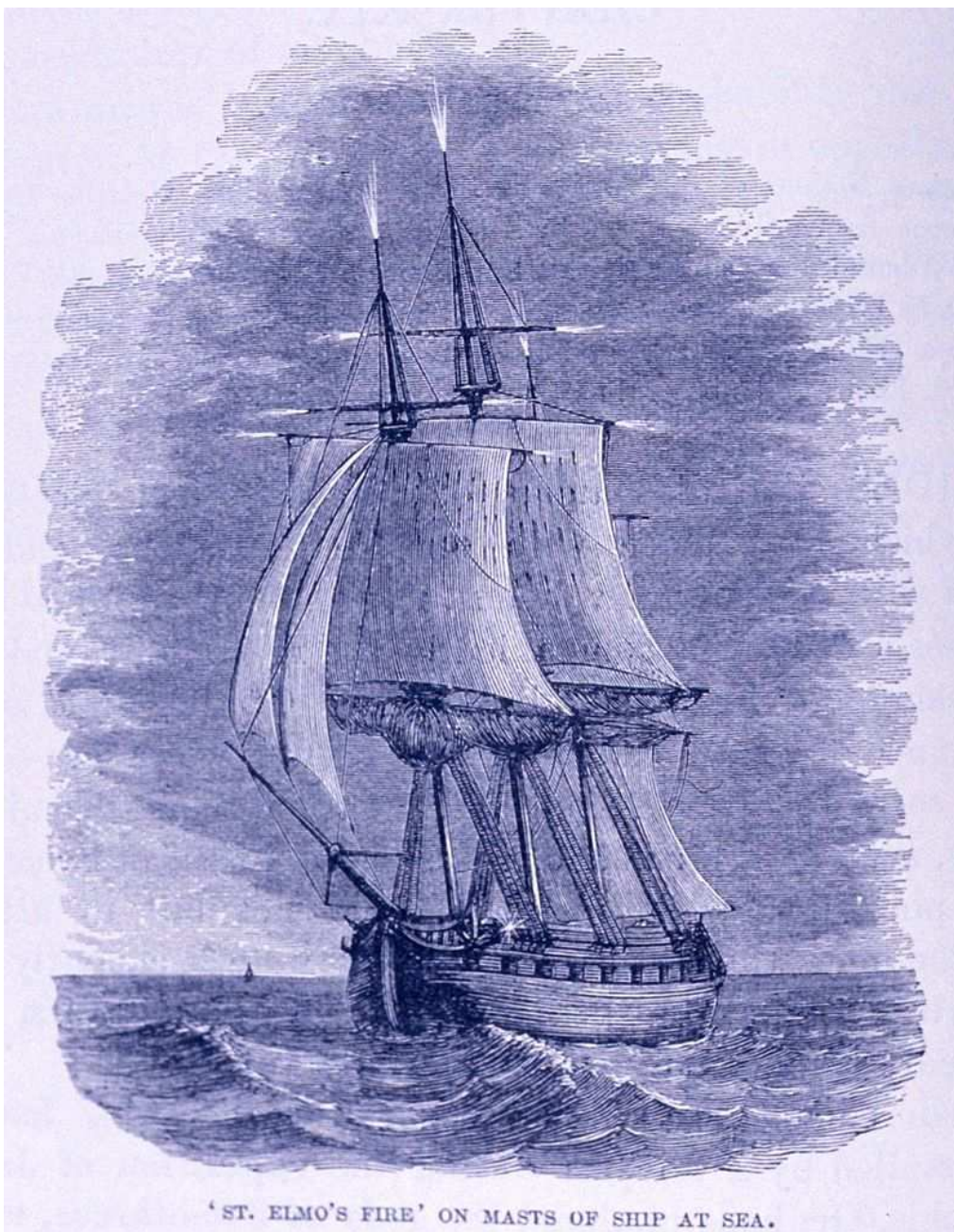
Ils ne touchèrent heureusement qu'à peine les bords de la mer des sargasses, en bénéficiant d'un



vent fort favorable pour en sortir le plus vite possible. Dès les premiers instants, Solís était resté sur le pont de commandement et la caravelle portugaise avait frayé un passage, laissant derrière elle une large brèche dans laquelle s'engouffrèrent facilement les deux autres caravelles. Tous poussèrent tout de même un soupir de soulagement, comme après un danger, dès qu'ils revirent une mer dégagée.

A cette latitude et à l'immense surprise de Paquillo, qui n'avait jamais vu une chose pareille, des bancs de poissons volants commencèrent à surgir des vagues, à traverser l'air, parcourant comme la trajectoire d'une flèche avant de replonger dans la mer. Quelques-uns tombèrent avec un bruit sourd sur le pont, rebondissant et se tortillant, voulant regagner leur élément, mais on les tuait à coups de gaffes ou les prenait à la main, et ils se retrouvaient dans la poêle pour améliorer savoureusement l'ordinaire. Et, la nuit, autour du navire, dans le sillage qu'il laissait derrière lui, comme une large ceinture de soie ridée, et le long de ses flancs, à hauteur de la ligne de flottaison, le mousse commença à voir de fantastiques petites lueurs, qui lui semblaient être magiques et qui lui rappelaient ce qu'il avait entendu dire de mers bitumineuses qui brûlent en embrasant les navires et en saturant l'atmosphère d'irrespirables émanations. Lors d'une nuit orageuse, il ne réussit pas à vaincre sa peur : la chaleur était suffocante,

le ciel était lugubre et la mer, comme rouge jusqu'à ce moment, s'enflamma sur toute sa largeur, lançant des éclats de lumière livide jusqu'à la ligne d'horizon, pendant que, au sommet des mâts des caravelles, les transformant en cierges colossaux, brûlaient de petites flammes qui oscillaient au vent (**N.d.T.** : *feu de Saint-Elme*). Paquillo poussa un cri d'angoisse : il se trouvait, à n'en pas douter, au beau milieu de l'Enfer.





- *Petit sot ! –lui dit Rodrigo, ému par sa terreur–. Ce sont les illuminations de bienvenue avec lesquelles ces mers nous reçoivent. Ne t’effraie pas : ce feu est ardent mais il ne brûle pas ...*

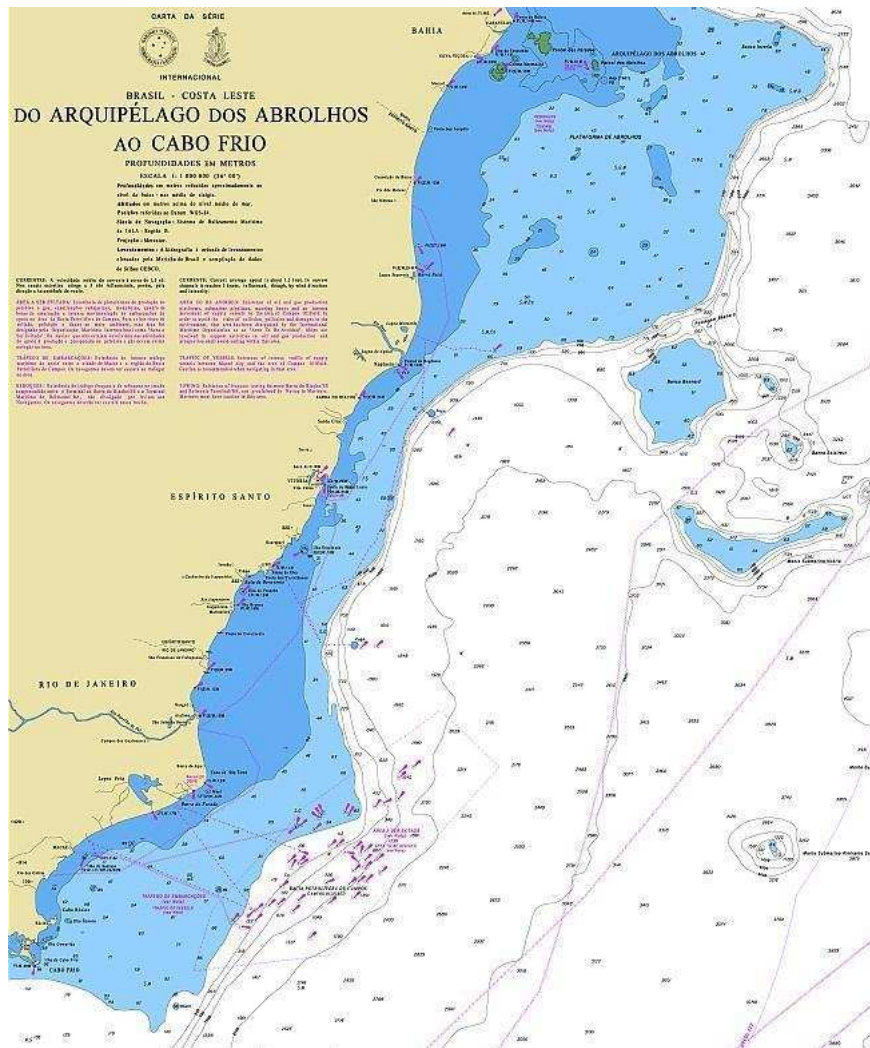
Et remplissant dans la mer une coupe d’eau encore légèrement lumineuse, il y plongea la main et fit en sorte que le mousse l’imite et se débarrasse de sa peur. Le phénomène ne dura pas longtemps cette nuit-là : il y eut extinction des feux, comme à la fin d’une fête, et il ne subsista que de petites lampes oubliées, quelques lueurs bleutées dans le sillage du navire et, à fleur d’eau, sur toute sa longueur, de l’étambot à l’étrave.

Et c’est ainsi que, guidée par sa bonne étoile, l’expédition de Solís se poursuivit, placide et chanceuse, jusqu’à ce que, en naviguant au Sud un quart Sud-est et en se croyant à quelque nonante lieues au vent du cap de San Antonio (**N.d.T.**), un jour, alors qu’il s’y attendait le moins, le grand pilote vit les dunes inhospitalières de sable blanc, couvertes de cistes et de ronceraies,

qui caractérisent le cap de São Roque, extrême nord-est de l'Amérique du sud. Entraînées sans s'en rendre compte par les vents de l'Est et par le courant équatorial qui traverse l'Atlantique de l'Est-sud-est à l'Ouest-nord-ouest, les navires se trouvaient à deux cents milles de l'endroit où ils croyaient être ...

Solís ordonna de s'écarter aussitôt de cette côte, parsemée de bancs de sable et de récifs, et mettant à profit la bifurcation du courant qui, à hauteur de ce cap, se subdivise, il cingla sur celui de Santo Agostinho (**N.d.T.**), dont il connaissait très bien les falaises rougeâtres. Il ne le trouva pas non plus facilement car, quand il crut être à sa hauteur, il déduisit de ses observations que le courant l'avait entraîné deux degrés plus au Sud ...

Il rectifia leur position le plus exactement possible, étant donné l'imperfection des instruments astronomiques de l'époque ; en modifiant la route, il ne tarda pas à reconnaître les dangereux îlots et récifs de « *Ouvre l'œil* », actuellement Abrolhos (**N.d.T.**). Par expérience, il savait où il était mais, après avoir franchi le cap de Santo Tomé (**N.d.T.**) il ne put pas reconnaître le cabo Frío (**N.d.T.**). Il recourut à nouveau à l'astrolabe et, prenant la *hauteur des astres*, il se dirigea vers la baie de Rio de Janeiro, où il entra à la tête de sa flottille sans avoir subi d'autres dommages que ces insignifiants contretemps. (**N.d.T.** : TORIBIO MEDINA, pp. CCL-CCLIII + 217-218)



- *C'est, pardieu, un bon marin !* – commenta le quartier-maître Diego García de Moguer – *Mais, pour naviguer, l'œil est plus fiable que l'estrulogie...*

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

Notes du traducteur (N.d.T.).

« *Jean de Béthencourt roi des Canaries* » (nous en avons extrait la carte des Canaries) :

<http://www.patrimoine-normand.com/index-fiche-44378.html>

Voir aussi **Jean de Béthencourt** dans Jules VERNE ; **Découverte de la Terre** ; Paris ; Hetzel ; première partie, chapitre VI :

http://passerellesdutemps.free.fr/edition_numerique/IGCD/9_GEOGRAPHIE_%20HISTOIRE_SCIENCES_AUXILIARES_DE_L_HISTOIRE/91_Geographie_explorations_voyages/910.9_Decouverte_de_la_terre.pdf

Dessin d'un **Guanche** :

<http://grancanariatradicionycultura.blogspot.be/p/manolito-guedes-depositario-de.html>

Gravures Guanches /Guanche engravings, Canary Islands : **Luc Viatour** ver www.Lucnix.be

Momie Guanche dans le [Museo de la Naturaleza y el Hombre \(Santa Cruz de Tenerife\)](#) : par Cardenasg — Travail personnel, CC BY 2.5, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=1089781>

« **Las harimaguadas** » in **Mundo guanche** N°18, enero 2007 :

http://www.mundoguanche.com/portada/articulo.php?id_articulo=165

https://es.wikipedia.org/wiki/Mitolog%C3%ADa_guanche

<https://cubabuestra7eu.wordpress.com/2014/08/03/canarias-ritos-de-passage-de-las-maguas-o-maguadas-ex-harimaguadas/>

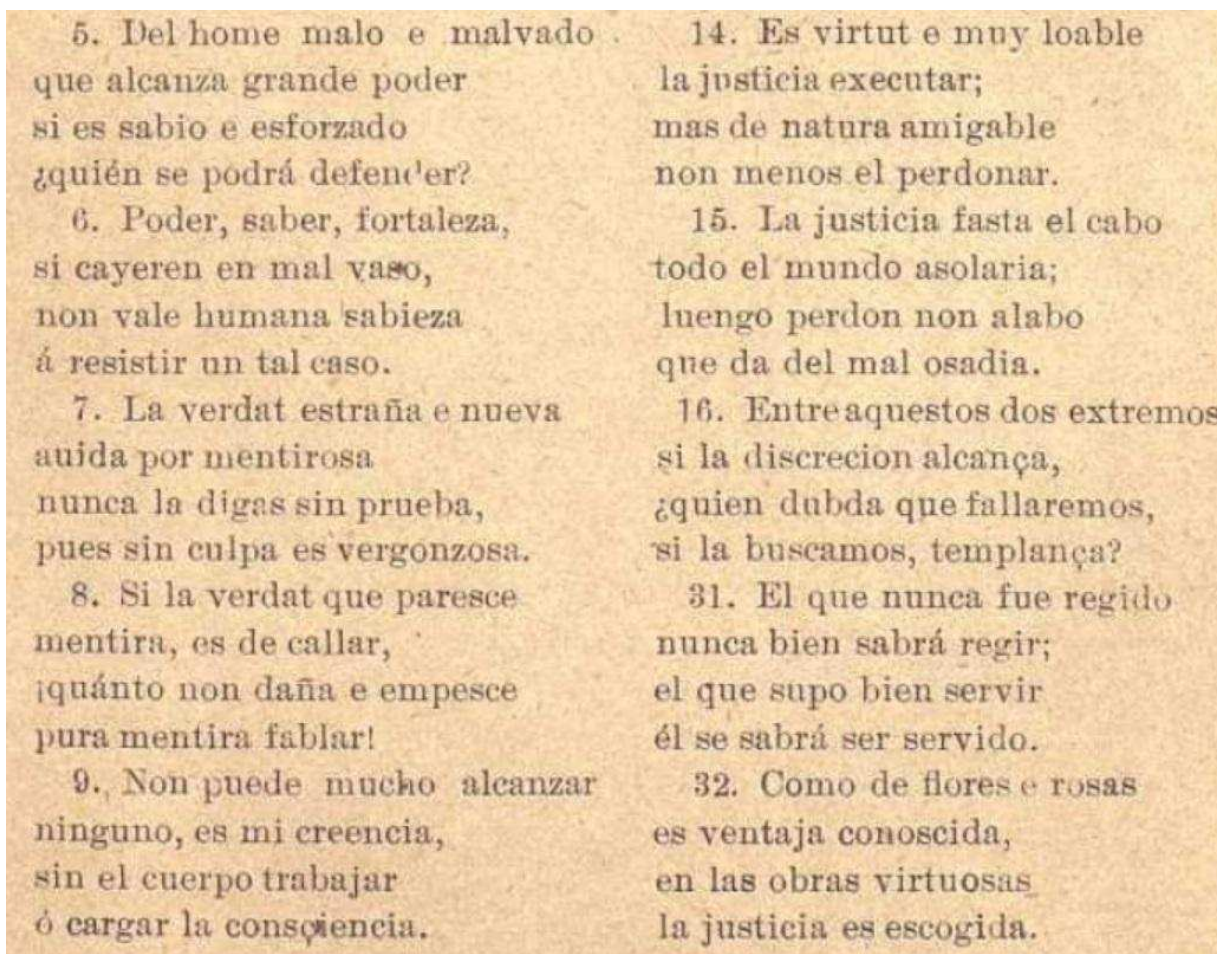
Fernán Pérez de Guzmán (1376-1460), « *señor de Batres, (...) reclama la atención de la crítica bajo el triple carácter de historiador, moralista y poeta.* » (**Obras completas** de Menéndez Pelayo, **ANTOLOGÍA DE LOS POETAS LÍRICOS CASTELLANOS. II : PARTE PRIMERA : LA POESÍA EN LA EDAD MEDIA. II. CAPÍTULO X.—FERNÁN PÉREZ DE GUZMÁN**) :

<http://www.larramendi.es/menendezpelayo/i18n/corpus/unidad.cmd?idUnidad=100275&idCorpus=1000&posicion=1>

Obras digitalizadas de Fernán Pérez de Guzmán en la Biblioteca Digital Hispánica de la Biblioteca Nacional de España :

<http://bdh.bne.es/bnearch/Search.do?numfields=1&field1=autor&field1val=%22P%C3%A9rez+de+Guzm%C3%A1n%2c+Fern%C3%A1n%22&field1Op=AND&exact=on&advanced=true&language=esEn>

Las setecientas del docto y noble cavallero Fernan Perez de Guzman, las quales son bien scientificadas y de grandes y diversas materias y muy provechosas : [coplas] por las quales qualquier hombre puede tomar regra y doctrina y exemplo de bien bivar (coplas 7-8)



Ile de Saint Brendan (de Clonfert). Voir, e. a. :

D'Avezac ; A. Thomas ; Gaffarel ; « *Les îles fantastiques : Les îles de saint-Brandan* ». Voir : [http://www.cosmovisions.com/\\$Saint-Brandan.htm](http://www.cosmovisions.com/$Saint-Brandan.htm)

Une carte de 1891, certifiée par la NOAA, présente les régions à forte et faible concentrations en **sargasses** dans l'Atlantique Nord et les Caraïbes
Source de l'image = Les enseignants en mer :
<https://teacheratsea.wordpress.com/tag/north-atlantic/>

Les algues brunes venues de la **mer des Sargasses** s'échouent massivement sur les côtes atlantiques des Antilles (Guadeloupe, Martinique, Ste Lucie, La Dominique ...), entraînées par des courants marins inhabituels :

<http://www.assemblee-martinique.com/joomla/index.php/news225-liste/233-sargasses-en-martinique-les-algues-brunes-echouees.html>

« *Le feu de Saint-Elme est un phénomène physique, ne se produisant que dans certaines conditions météorologiques, qui se manifeste par des lueurs apparaissant surtout aux extrémités des mâts des navires* ». + Illustration du Feu de Saint-Elme sur un bateau (G. Hartwig) dans **The Aerial World** (1886) :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Feu_de_Saint-Elme

<http://newsoftomorrow.org/wp-content/uploads/2013/02/feu-de-st-elme-artificiel.png>

Cabo de San Agustín = Cabo de Santo Agostinho, cabo de Consolación, ou cabo de Santa María de la Consolación)

https://es.wikipedia.org/wiki/Cabo_de_Consolaci%C3%B3n

Cabo de San Antonio, récifs d'« *Ouvre l'œil* », actuellement Abrolhos, cabo Frío (carte **21060**), cabo de Santo Tomé. Voir :

http://www.mar.mil.br/dhn/chm/box-cartas-raster/raster_disponiveis.html

Desde el morro *San Paulo* hasta el *cabo de San Antonio* hay diez leguas de distancia en direccion N. 46° E. estando ambos puntos á la vista uno de otro en tiempo claro.

Sin peligro puede recorrerse esta direccion en que siempre se hallarán de doce á treinta y cuatro brazas de fondo fango, arena, arena gruesa ó sabulo, mezclado con restos de coralinas: pasándose á conveniente distancia entre los escarpados del S. de la isla de *Itaporica* y la base del *cabo San Antonio*.

Cualquiera buque mayor que haga esta navegacion no debe generalmente pasar al N. O. de esta línea, mientras permanezca al S. de *Itaporica* y si el viento soplase muy fuerte en direccion opuesta á la costa, la prudencia exigiere mantenerse un poco mas enmarados, hasta estar en el meridiano de la punta mas E. de esta isla y no disminuir jamás el fondo de doce brazas, antes al contrario.

La distancia del *Pan de Azucar* (en la entrada de *rio Janeiro*) al *cabo Frio*, es de 65,5 millas y la direccion E. 4° 30' S.

La distancia de *cabo Frio* al *cabo San Thomé* es de 79 millas y la direccion N. 46° E.

La distancia del *cabo San Thomé* al grupo de los *Abrolhos* es de 272 millas y la direccion intermedia N. 28° E.

La distancia de los *Abrolhos* al *cabo de San Antonio de Bahía* es de 500 millas y la direccion N. 2° E.

La distancia total de *rio Janeiro* á *Bahía* por el rumbo mas directo es de 716 ó 720 millas.

D. A. Albert ; ***Derrotero de las costas de la América Meridional*** (comprehendidas entre la isla de Santa Catalina y el Maranhao y entre la misma y el río de la Plata) ; 1844, 265 pages (page 91).

TORIBIO MEDINA, José ; ***Juan Díaz de Solís. Estudio histórico*** ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. (segundo libro : documentos y bibliografía)

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol00medi/juandazdesol00medi.pdf>